

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

VIIIe ANNEE

1892



1er JUIN

No. 6

REVUE DU TIERS - ORDRE

ET DE LA

↳ TERRE - SAINTE. ↳

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

XVIII

SES PREMIERS DISCIPLES.

Nous avons vu le sieur Bernard vendre son patrimoine et le distribuer aux pauvres "sans rien laisser à ses parents," dit le B. Thomas de Célano (1 Cél., 1 p., c. 10.) qui continue en ces termes :

"Après quoi, associé à S. François par la vie et l'habit, il demeura constamment avec lui, jusqu'à ce que, les frères s'étant multipliés, il fut envoyé ailleurs, avec l'obédience (1) de son père bien aimé. Sa conversion, dit encore le même historien, fut le modèle suivi, dans la vente des biens et leur distribution aux pauvres, par tous les nouveaux convertis."

C'est sans doute de Pierre, déjà mentionné, que le B. de Célano dit : " Aussitôt Bernard fut suivi d'un autre homme d'Assise, qui vécut d'une manière fort louable. Sainte au début, plus sainte encore à la fin : telle fut sa vie."

"L'homme de Dieu, François, avait donc deux frères ; mais où les loger ? N'ayant point de maison, il se transporta, avec eux, près de l'église pauvre et abandonnée, déjà citée et appelée Sainte Marie de la Portioncule. Là, ils se construisirent une petite habitation où, de temps à autre, ils pouvaient se retirer." (3 Comp., c. 9.)

"Bientôt après, plusieurs autres étant inspirés du même esprit, François eut six frères ; le troisième d'entre eux est

(1) L'obédience, du mot latin *obedire*, obéir, est l'ordre par écrit que donne un Supérieur à un religieux pour aller quelque part, et qui lui sert aussi de lettre de recommandation.

le saint Père Egide (ou Gilles, comme on disait autrefois), homme rempli de Dieu et digne d'être célébré, qui se rendit illustre par l'exercice des plus sublimes vertus, ainsi que l'homme de Dieu l'avait prédit. Quoique d'un esprit simple et borné, il atteignit à la hauteur de la plus sublime contemplation. Souvent élevé de terre, il était ravi en Dieu, dans de sublimes extases ; je l'ai vu moi-même en cet état, et on peut dire qu'il menait ici-bas la vie des anges plutôt que celle des hommes." (S. Bonav., c. 3.)

Les 3 Compagnons parlent ainsi de ce saint frère : " Quelques jours après l'installation, à la Portioncule, de François et de ses deux frères, un homme d'Assise, nommé Egide, vint à eux. Avec grand respect et dévotion ; à genoux, il pria l'homme de Dieu de le recevoir en sa société. François le voyant si fidèle et pieux, sachant qu'il pourrait obtenir de Dieu des grâces abondantes — ce que l'évènement confirma — le recut volontiers." (3 Comp., c. 9.)

Le B. Thomas de Célano dit aussi : " Le frère Egide était un homme simple, droit et craignant Dieu ; durant de longues années il vécut saintement, comme les justes, avec piété ; il nous a laissé des exemples de parfaite obéissance, du travail, même manuel, de vie solitaire et de sainte contemplation." (1 Cél., 1 p., c. 10.)

" Ces quatre hommes réunis avec grande allégresse et dans la joie du S. Esprit, se partagèrent, pour un plus grand bien, en la manière suivante : le B. François, prenant avec lui le frère Egide partit pour la Marche d'Ancone. Les deux autres allèrent à leurs. Partant pour la Marche, François et son compagnon exultaient grandement dans le Seigneur ; mais le saint homme, chantant en français, à voix haute et claire, les louanges de Dieu, bénissait et glorifiait la bonté du Très-Haut. Tous deux étaient aussi joyeux que s'ils avaient trouvé un grand trésor dans le champ évangélique de la dame Pauvreté, pour l'amour de laquelle ils avaient libéralement et volontiers méprisé, à l'égal du fumier, tous les biens temporels.

" Or le Saint dit au frère Egide : " Notre religion (ou notre Ordre) ressemblera à un pêcheur qui, ayant jeté à l'eau ses filets, a pris une multitude de poissons. Laisant à l'eau les petits, il choisit les gros pour ses vases." Il prophétisait ainsi la dilatation de l'Ordre.

" Bien qu'il ne se fût pas encore mis tout à fait à prêcher au peuple, l'homme de Dieu, lorsqu'il passait par les villes et les châteaux, exhortait cependant tout le monde à aimer et à craindre Dieu, et à faire pénitence de leurs péchés. Pour Egide, il conseillait les auditeurs de croire à

François : “ Ses avis, disait-il, sont excellents.” Mais ceux qui les entendaient se disaient : “ Qui sont ceux-ci, et que nous disent-ils ? ” C’est qu’alors l’amour et la crainte de Dieu étaient presque éteints ; le chemin de la pénitence était entièrement délaissé ; on le tenait pour une folie. Les mauvais plaisirs charnels, la cupidité mondaine et l’orgueil de la vie s’étaient tellement élevés que le monde entier semblait la proie de ce triple mal.

“ Les opinions étaient partagées au sujet de ces hommes évangéliques. Les uns les réputaient fous ou pris de boisson ; d’autres affirmaient que de tels discours ne venaient pas d’insensés. Quelqu’un fit ce raisonnement : “ Ou bien ces hommes se sont attachés à Dieu parce qu’ils sont très parfaits, ou bien ils sont sûrement fous. Leur vie est une vie de désespérés : c’est à peine s’ils mangent, ils vont pieds nus, et ils sont vêtus misérablement.”

“ Au milieu de tout cela, bien que la vue de leur sainte vie donnât peur à quelques uns, personne toutefois ne les suivait encore. Mais les jeunes femmes, en les voyant, même de loin, fuyaient épouvantées ; elles craignaient qu’ils ne fussent pris de folie et de démence.

“ Après avoir parcouru cette province ils repartirent à Ste Marie de la Portioncule, où, quelques jours après leur retour, trois autres habitants d’Assise vinrent les trouver. C’étaient Sabbatin, Moric et Jean de Capella. Ils supplèrent le B. François de les admettre comme frères, et lui les reçut avec humilité et charité.

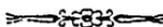
“ Pour subsister, les frères allaient demander l’aumône dans la ville ; et c’est à peine si on leur donnait autre chose que des reproches : “ Vous avez abandonné vos biens, leur disait-on, et c’était pour manger ceux d’autrui ! ” Ils enduraient donc la plus grande pénurie. Même leurs proches et leurs parents les persécutaient. Leurs autres concitoyens s’en moquaient comme d’insensés, de têtes folles. A cette époque, personne ne savait ce que c’était que de quitter sa fortune pour demander l’aumône de porte en porte.

“ Or, l’Evêque d’Assise aux conseils duquel l’homme de Dieu recourait souvent, et qui recevait François avec bonté, lui dit un jour : “ Votre vie, qui est de ne rien posséder en ce monde, me semble dure et âpre.” Le saint répondit : “ Seigneur, si nous possédions, nous aurions besoin d’armes pour nous protéger. C’est ainsi, en effet, que naissent les querelles et la lutte ; c’est en cela que l’amour de Dieu et du prochain rencontre quantité d’obstacles ; aussi ne voulons nous rien posséder de temporel, en ce monde.”

“ La réponse de l'homme de Dieu plut beaucoup à l'Evêque. François, en effet, méprisa à ce point tout ce qui passe, et surtout l'argent, que dans toutes ses Règles il a particulièrement recommandé la pauvreté, et il a voulu que ses frères veillassent à fuir l'argent. Car il a fait plusieurs Règles qu'il mit à l'épreuve avant de composer celle qu'il a laissée en dernier lieu à ses frères. Or, dans l'une d'elles il disait, pour faire mépriser l'argent : “ Quand nous trouverons quelque part de l'argent, n'en faisons pas plus de cas que de la poussière que nous foulons aux pieds.” (3 Comp., c. 9.)

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



LE TIERS-ORDRE DANS LE PRESENT.

VI

Puisque le Souverain Pontife fonde de si grandes espérances sur le Tiers-Ordre pour le salut de la société moderne, il est bon de rechercher quels sont les défauts de notre temps, afin de s'en préserver et même, si c'est possible, d'y porter remède.

Or, sans vouloir mépriser notre époque, ni regretter plus qu'il ne convient le passé, qui, lui aussi, avait ses défauts, il nous semble que l'éducation actuelle des enfants n'est pas toujours suffisamment bonne. De là vient que les hommes, n'ayant pas été bien élevés, ont des défauts dont la société pâtit.

Nous voudrions, dans une suite d'articles concernant ce sujet, montrer à nos Tertiaires par des exemples — plus facilement compris que les avis — comment ils peuvent former de bons chrétiens, et ainsi travailler efficacement au salut de la société actuelle. La vie de dom Bosco nous fournira la matière de ces entretiens. Le bien immense opéré dans les enfants par cet illustre Tertiaire, prouvera qu'il savait comment on doit élever la jeunesse.

Mais comme dom Bosco fut lui-même bien élevé par sa mère, nous commencerons par raconter quelques traits de son enfance. Nous les emprunterons à M. J. M. Villefranche.

“ Dom Jean Bosco, l'apôtre de la jeunesse, eut lui-même une jeunesse des plus pures : il est vrai qu'il n'y en eut jamais de mieux gardée et de mieux dirigée.

“ Son père, François Bosco, était un simple paysan de Murialdo, province de Turin. Sa mère, appelée Marguerite, était fille de cultivateurs à Capriglio.

“ C'est là, sur le versant oriental des Alpes, dans un air

rude, mais vivifiant, en présence de toutes les splendeurs de la libre et vaste nature, que se formèrent en lui ce tempérament robuste, cette énergique volonté qui le rendirent capable de si grandes choses. Mais l'idée même de ces choses, et la piété, la foi, la charité qui les lui inspiraient, il les dut à sa mère."

Ah! si toutes les mères connaissaient leur puissance pour faire le bien et savaient s'en servir, nous ne verrions pas tant d'enfants gâtés, pervers, perdus!...

"Marguerite Bosco, dans sa simplicité, était une femme supérieure. Elle avait une instruction fort ordinaire, mais beaucoup de jugement, et surtout un sens religieux des plus droits et des plus tendres. Restée veuve à 29 ans, elle se consacra tout entière à l'éducation de ses trois fils, dont deux seulement lui appartenaient par la naissance : le plus âgé, Antoine, étant issu d'un premier mariage de François Bosco ; mais elle ne faisait entre eux aucune distinction."

Voilà qui est fort louable et à recommander.

"Le deuxième s'appelait Joseph. Jean le plus jeune était né le 15 août 1815. Il n'avait pas encore deux ans à la mort de son père. Très pétulant, très curieux, il vécut dehors, dans les champs, *autant que sa mère le lui permettait.*

"Il était par là même devenu grand dénicheur d'oiseaux, non pas pour les détruire, comme font beaucoup de petits bergers imprévoyants, mais pour les nourrir, les aimer et les étudier. Un jour, il avait découvert sous des broussailles une belle nichée de rossignols, et de temps en temps il allait observer la mère qui leur apportait à manger. Ce nid était sa joie ; il voyait les petits grandir, et épiait le moment où ils auraient des plumes ; mais voici que sur un arbre voisin vint s'abattre un gros oiseau qu'il reconnut à son cri pour être un coucou. La mère des petits rossignols était sur le nid. Le coucou la vit, fondit sur la jeune famille en écartant ses ailes pour qu'aucun n'échappât, et, à coups de bec, il tua puis dévora tout, en jetant dehors les os et les plumes. Après quoi il s'installa sur le nid.

"Le petit Jean, caché derrière un buisson, était désolé du massacre d'oiseaux qu'il considérait déjà comme lui appartenant ; mais l'immobilité du meurtrier lui donna l'idée d'attendre encore pour voir ce qu'il faisait. Le coucou venait de pondre un œuf dans le nid et le couvait, lorsque survint un autre brigand, un chat, qui s'élança sur le nid, saisit l'oiseau par la tête et l'engloutit en quelques bouchées.

"Le jeune garçon allait s'éloigner, satisfait de cette justice expéditive ; un nouveau et gracieux spectacle le retint. Un rossignol, peut-être le père de la famille égorgée, arrive,

et trouvant le nid vide avec un seul œuf, se pose délicatement sur ce dernier. Il le couva tant et si bien qu'un petit monstre en sortit, sans plumes, avec un gros bec et un air effaré. Le rossignol lui portait néanmoins à manger, comme s'il eut été sien. Jean ne manquait pas d'aller, soir et matin, voir ce qu'ils devenaient l'un et l'autre. Dès que le jeune coucou lui parut assez fort, Jean, pour lui éviter une sorte de parricide, car il le devinait parfaitement capable de dévorer son père nourricier, le prit, le mit en cage, et se chargea lui-même de son avenir.

“ Mais cet hôte vorace et cruel était difficile à nourrir. Jean le négligea, distrait peut-être par d'autres occupations. — Et ton coucou ? lui demanda la mère. Jean y courut : le petit monstre était mort. En essayant de forcer les barreaux de sa cage, il était resté la tête prise entre deux fils de fer.

“ Le jeune garçon n'en eut qu'un chagrin médiocre ; mais sa mère, qui ne négligeait aucune occasion de former son cœur, le retint devant le cadavre de l'oiseau et lui exposa la morale de tout ce petit drame : l'odieuse conduite de la mère du petit coucou, le juste châtement qui avait suivi, l'imprudente et aveugle tendresse du rossignol qui avait couvé l'œuf étranger, et surtout l'infortune du pauvre petit, héritier des mauvais instincts et du crime paternels. Marguerite appuya particulièrement sur le respect du bien d'autrui et sur le bonheur d'avoir de bons parents : “ Bien volé ne profite jamais, conclut-elle ; et presque toujours les enfants de ceux qui s'enrichissent de la sorte finissent misérablement. Tu peux remercier Dieu de t'avoir donné un père qui ne t'a pas laissé un centime qui ne lui appartint. — O mère, s'écria l'enfant, je le remercierai surtout de m'avoir donné une mère de qui j'ai reçu de si beaux exemples et de si belles leçons ! ” Et l'enfant embrassait sa mère, qui se trouvait ainsi payée de tous ses soins.”

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

UN TERTIAIRE DU XIX SIECLE

JEAN-BAPTISTE LAROUDIE

VII

Le jeudi, nous l'avons vu, il prenait sur son travail pour aller à la Persévérance aider le Directeur dans la surveillance de la jeunesse. Emploi selon son cœur.

Survint la guerre de 1870 qui dispersa les membres de l'œuvre, laquelle ne se reforma qu'après la guerre sous un nom nouveau, avec des directeurs nouveaux, et, ce qui est pire, avec un esprit nouveau

Laroudie venait souvent se mêler aux habitués du *Cercle de la jeunesse* ; mais il s'y trouvait dépaycé, et les jeunes gens le regardaient un peu comme un homme de l'autre monde, je veux dire qu'ils estimaient trop austère l'ancien élève et collaborateur de M. Dubreuil.

Cependant Jean-Baptiste ne se laissa pas ébranler, il tint bon, donnant à propos un salutaire exemple, une sage leçon, un conseil d'ami.

Il s'imposa l'obligation d'aller chaque jour au Cercle pour y remplir un office bien modeste, quoique fort utile, celui de lampiste de la maison. Mais, décidément tout change, pendant que Laroudie reste le même ; en 1876 on installe le gaz dans la maison ! Quel crève cœur pour le pauvre homme !

Dieu le voulait ailleurs. Les œuvres ouvrières furent établies à Limoges et on fit appel au dévouement de Laroudie

Jean-Baptiste vint donc au Cercle S. Joseph, comptant bien y faire revivre les us et coutumes de son ancienne Perseverance ; impossible . . . autre temps, autres mœurs ; il eut là de graves déceptions. "Laroudie, lui disait quelquefois à part le Directeur, vous exigez trop de ces jeunes gens, votre rigueur les effarouche, vos allures autoritaires les déconcertent ; soyez plus coulant, plus moelleux"

C'était en vain, autant valait demander à une barre de fer d'onduler au vent.

Aussi quand, au bout de quelques mois, il s'agit de nommer les dignitaires, bien que proposé par le comité pour la charge de président, Laroudie obtint à peine quelques voix. Son humilité l'empêcha d'être blessé ; et désormais dégagé de tout soin, de toute responsabilité de ce côté, il se dévoua tout entier à ses pauvres et à ses catéchismes. Nous allions oublier sa société de S. Joseph, sa chère enfant ; combien elle lui avait coûté !

Pour être de la société de S. Joseph, il fallait faire ses Pâques ; c'était la principale condition ; puis verser une modique cotisation mensuelle.—En retour les membres de cette société de secours mutuels étaient assistés dans leurs maladies.

Fondateur et président, Laroudie menait son œuvre à la baguette ; inflexible dans l'observation du règlement, se mettant facilement dans une grande indignation lorsqu'il était violé dans la partie ayant trait aux devoirs religieux. Un jour il découvrit qu'un des membres de la société non seulement complotait contre son autorité, mais, qui plus est, n'avait pas fait ses Pâques.

Il n'en revenait pas.

— "C'est un Judas, disait-il, c'est un Judas ! Le règlement, conforme à la loi de l'Eglise, dit : Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques . . . ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas le

recevoir plus souvent ; eh bien ! il ne le recevrait même pas à Pâques ? C'est un Judas ! . . . Méfiez-vous de ces gens qui ne sont jamais satisfaits ; leur mécontentement tient surtout à ce qu'ils n'ont pas à être fiers d'eux-mêmes. Ce sont des Judas !”

On écoutait tranquillement ce bon et fidèle serviteur de Dieu, on le calmait, et surtout on admirait l'indignation que provoquait en lui la constatation du mal. S'il était si véhément contre les indisciplinés et les mauvais chrétiens, il était d'une bonté extrême pour tous les autres.

Et la chose est toute simple. Celui qui aime pleinement le bien n'a plus de place dans le cœur pour le mal. Et comme on l'a dit de L. Veillot, il n'était un *grand haïsseur* que parce qu'il aimait ardemment. Allez donc essayer de ravir à n'importe qui ce qui fait son trésor ? Et Dieu, lui-même, n'est-il pas terrible dans la répression du mal ? Qui est sévère comme Dieu ? Qui punit comme Dieu ?

Un contre-maître d'une maison où Laroudie avait travaillé a donné de lui ce beau témoignage :

“Laroudie était un excellent camarade, travailleur et par dessus tout, complaisant. Je l'ai connu pendant 40 ans, nous avons travaillé ensemble dans plusieurs maisons : partout je l'ai trouvé le même.

“Quelquefois, à l'atelier, ou essayait de le *faire monter* (de l'impatienter) en le taquinant ; il restait impassible et répondait en riant. Si, par hasard, quelqu'un allait trop loin, dépassait les bornes de la taquinerie, il le remettait à sa place, mais sans amertume et sans rancune. Une minute après, celui qui l'avait offensé lui aurait demandé comme service d'aller lui faire une commission à 4 ou 5 kilomètres (un peu plus d'une lieue) il se serait mis en route immédiatement et avec plaisir.”

Ce témoignage de camarade d'atelier prouve ce que valait Laroudie. Du reste, en bon chrétien, le digne ouvrier aimait ses frères comme lui-même. Ne l'avons nous pas déjà constaté en rappelant son dévouement envers tous ceux qui en avaient besoin ?

Ah ! qui nous rendra de ces hommes de fer, inflexibles devant le mal, et tout entiers au bien ? Ils sont si rares de nos jours ! . .

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

JE SUIS L'IMMACULEE CONCEPTION

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION

Paray-le-Monial est un lieu d'oraison, où descendent doucement dans l'âme les célestes effusions de la vie mystique : mais ce n'est que fort exceptionnellement une terre de miracles. La diversité des dons de Dieu dont parle S. Paul, relativement aux

personnes, semble également s'appliquer aux choses. De même que dans les sacrements, l'eau du Baptême, le saint chrême de la Confirmation, l'huile sainte de l'Extrême-Onction, sont le canal de grâces différentes, de même tels sanctuaires bénis, tels centres de piété, sont plus spécialement affectés à tels ou tels bienfaits de l'ordre surnaturel. Mais, de même aussi qu'il arrive parfois qu'au moment du Baptême les dons du Saint-Esprit, particuliers pourtant à la Confirmation, descendent sur le catéchumène, de même à de longs intervalles, quelques rares guérisons miraculeuses se produisent, contrairement à l'ordre habituel, dans les lieux de pèlerinage qui ne semblent point avoir été établis de Dieu pour la diffusion de cette sorte de grâces.

L'évènement qui, le 2 juin 1873, avait mis tout le monde en émoi, était précisément une guérison miraculeuse, et cette guérison était celle du vieux Jean-Marie, ce même pauvre à qui la veille M. l'abbé de Musy avait fait son aumône, et qui avait arrêté longtemps sur lui, avec une étrange fixité, le regard de sa reconnaissance. En un certain moment, et tandis que tous étaient en prières, ce paralytique s'était dressé debout et, traversant les rangs des fidèles, était allé déposer, pour ne les reprendre jamais, ses deux béquilles, ses béquilles qui avaient vingt-cinq ans d'âge, sur la chaise de la Bienheureuse Marguerite-Marie.

Le bonheur de M. l'abbé de Musy fut grand de voir la bienfaitante toute puissance de Dieu opérer ce jour-là, à Paray, sur l'indigent et l'infirme, ce qu'elle accomplissait jadis par les mains de Jésus, aux bords du lac de Génésareth. Il félicita Jean-Marie sans faire aucun retour sur lui-même, car il en était venu (nous croyons l'avoir dit) à cet état de résignation où l'on ne cherche plus l'espérance. Cette guérison lui causait une véritable joie toute pleine d'expansion.

— Vous allez marcher et courir, dit-il gaiement à Jean-Marie, vous qui depuis vingt-cinq ans ne couriez ni ne marchiez. Mais ces jambes, que Dieu a guéries, ne doivent pas aller nu-pieds. Laissez-moi vous donner vos premiers souliers.

Presque chaque jour il se plaisait à s'entretenir avec ce pauvre et à l'entendre parler de Dieu.

X.

Si M. l'abbé de Musy ne cherchait plus l'espérance, il advint cependant que l'espérance vint le chercher, et que le mot du prêtre marseillais fut prononcé encore par d'autres lèvres, comme un écho répété de la prophétie du curé d'Ars.

Il était déjà à Paray-le-Monial depuis trois semaines, lorsque, le 22 juin, arriva en ce sanctuaire du Sacré-Cœur une de ses parentes, Mme la Chanoinesse de Pomey, accompagnée de son frère M. de Pomey. Ce titre antique de Chanoinesse n'indique point, ainsi que plusieurs pourraient le croire, une religieuse proprement dite. Il est habituellement conféré, — comme distinction honorifique et sous l'obligation de réciter quotidiennement un Office

particulier — à certaines personnes du monde à qui l'Église doit de la gratitude pour quelques bonnes œuvres considérables. C'était Son Eminence le Cardinal de Bonald qui avait demandé cette dignité pour Mme de Pomey. Bien que la parenté de cette dame et de M. l'abbé de Musy fut assez rapprochée, leurs relations, comme cela se produit souvent quand les membres d'une même famille habitent des contrées différentes, s'étaient à peu près perdues. Il y avait vingt ans qu'ils ne s'étaient vus et, durant ce long espace de temps, ils n'avaient pas échangé une seule lettre.

Apprenant que M. de Musy était à Paray, Mme de Pomey et son frère ne tardèrent pas à venir le visiter.

Elle le regarda un instant avec émotion, gisant sur son chariot ; puis, semblant écouter en elle-même je ne sais quelle voix, elle lui dit avec un accent de reproche et de surprise :

— Mon cousin, que faites vous ici ?

— Mais, répondit le paralytique, je fais ici ce que font tous les pèlerins et ce que vous faites vous-même : Je prie, je commence et termine des neuvaines ; je récite le Chapelet et les Psaumes ; j'associe ma tiédeur à la ferveur des pieuses âmes. . . .

— Voulez-vous bien vous en aller ! s'écria-t-elle.

— Comment ? Vous me conseillez de m'en aller ?

Le prêtre stupéfait n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, certes ! reprit la Chanoinesse. Votre place n'est pas ici : la sainte Vierge veut vous guérir à Lourdes.

— Mais qu'en savez-vous ? dit alors le malade, de plus en plus étonné. . . . Êtes-vous donc dans les secrets du Ciel ? ajouta-t-il, avec une teinte d'ironie.

— Non, mais je suis sûre que la sainte Vierge veut vous guérir à Lourdes.

— Vous prononcez vos oracles avec l'accent de la Pythonisse de Délos ou de Delphes, — convaincue, elle aussi, mais qui se trompait, — reprit l'abbé de Musy, totalement sceptique.

— Je ne me trompe pas. Allez à Lourdes. La sainte Vierge veut vous y guérir.

— Parlons sérieusement et pratiquement, madame et chère cousine. Je suis très touché de votre bienveillante espérance, qui m'est une marque de votre vif désir de me voir délivré de mes maux. Mais enfin, ce n'est là qu'une éventualité peu probable, car je n'ai aucun titre à ces faveurs insignes dont tous sont plus dignes que moi. Or, ce qui n'est point simplement probable, ce qui est certain, le voici :

Un voyage dans ma situation est chose terrible, pleine de fatigues et de douleurs. Je dois donc y regarder à deux fois avant de me mettre en route pour aller, à quelques centaines de lieues, chercher une guérison problématique que je n'espère ni ne demande. . . . Malgré ces difficultés de déplacement, je fais cependant toujours, vers le mois d'août, une station d'eaux minérales à Ems, à Honnibourg, à la Bauche, à Divonne ; — et j'évite ainsi que vient de s'ajouter à mon infirmité chronique des souffrances

aiguës et intolérables, que, faute de précautions, la mauvaise saison m'apporte invariablement. Ce traitement thermal me permet au moins de passer des hivers à peu près tranquilles. Or, je ne puis me rendre à la fois à Lourdes et à Divonne, où cette année-ci mon frère doit se trouver également. Est-il donc sage, est-il donc prudent de quitter le certain pour l'incertain, et d'abandonner les effets éprouvés de ces eaux, pour courir après un miracle et prétendre forcer la main de la Providence?

— Voyons, ma chère sœur, dit M. de Pomey intervenant, ne tourmentez point ce pauvre Victor pour une idée qui traverse votre imagination, et laissez notre vénérable cousin se diriger à sa façon. . . .

— Que ne puis-je faire passer ma foi dans vos cœurs ! Il faut qu'il aille à Lourdes ! reprenait avec une insistance nouvelle la Chanoinesse.

— Et cet hiver, reprit l'abbé de Musy, lorsque, pour avoir manqué ma saison d'eaux, j'aurai dans les épaules, dans les genoux, dans les reins, quelques-uns de ces élancements douloureux, qui m'arrachent des cris, je me dirai : " Bon ! c'est à ma cousine de Pomey que je le dois ! "

— J'en accepte la responsabilité. . . . Soyez certain que la sainte Vierge veut vous guérir à Lourdes.

(*A suivre.*)

H. LASSERRE.

CORRESPONDANCE DE ROME.

Rome, 4 Avril 1892.

Je vous envoie ci-joint une lettre du Rme Père Général, dans laquelle il confirme l'heureuse nouvelle que je vous communiquais le mois dernier, en terminant ma correspondance.

Nos chers Frères et Sœurs du Tiers-Ordre liront avec bonheur et avec une légitime fierté ce que le Rme Père Général nous dit du Souverain Pontife et de sa bienveillance pour la Famille franciscaine. Ils s'uniront aux membres du premier et du second Ordre dans l'action de grâces que ceux-ci font monter vers le Ciel, et avec eux ils redoubleront de prières pour le Vicaire de Jésus-Christ, Protecteur de tout l'Ordre de S. François.

Grâces à Dieu, la santé du Saint Père continue à être excellente. Le jour de l'Annonciation, il a présidé, dans la salle du Trône, la dernière séance préparatoire à la béatification des Vénérables Antoine Balducci, prêtre de la compagnie de Jésus, François Xavier Bianchi, prêtre Barnabite, et Gérard Majella, frère lai de la Congrégation du T. S. Rédempteur.

Après la lecture des Décrets approuvant les miracles opérés par l'intercession de ces Vénérables, le Souverain Pontife a prononcé

un discours dans lequel il a exalté leurs vertus, le zèle sacerdotal des deux premiers et l'éminente piété de l'humble frère convers. "Tant il est vrai, ajoutait-il, que chacun peut se sanctifier ici-bas dans sa propre condition, pourvu qu'il s'étudie à imiter les exemples du divin Maître."

Le Souverain Pontife a terminé cette allocution, en annonçant qu'il espérait placer bientôt ces trois Vénérables sur les autels. La cérémonie de la béatification aura lieu probablement à l'occasion des fêtes du jubilé épiscopal de Léon XIII.

On s'occupe activement à Rome de la préparation de ces fêtes qui auront un écho dans le monde entier. On a formé dans ce but une commission, dont le président vient d'être reçu en audience particulière par le Souverain Pontife. Sa Sainteté a donné son approbation aux divers projets qui lui ont été présentés, notamment en ce qui concerne les pèlerinages, qui auront lieu à cette occasion.

Le 12 octobre prochain aura lieu au Collège S. Antoine une solennité historico-littéraire et musicale en l'honneur de Christophe Colomb. Il y aura ce jour-là quatre cents ans que l'illustre navigateur, après avoir surmonté les plus graves difficultés, découvrit le nouveau continent, et prit possession de l'île de San Salvador, en y plantant la croix de Jésus-Christ.

Le Rme Père Général a jugé avec raison que l'Ordre ne pouvait rester indifférent au milieu des fêtes qui se célèbrent dans le monde entier, à l'occasion de ce quatre centenaire. Christophe Colomb est en effet une des gloires de la Famille franciscaine, à laquelle il appartient, puisqu'il était fervent tertiaire, et au milieu des difficultés les plus insurmontables, il fut puissamment soutenu et encouragé par deux de nos confrères, les Pères Jean Perez et Antoine Marchéna, qui n'épargnèrent rien pour assurer le succès de sa glorieuse mission.

Nous reviendrons sur cette solennité. Disons seulement que le Rme Père Général a invité les Religieux qui peuvent le faire, à concourir à cette fête par quelque composition, soit en prose, soit en vers. La séance académique sera divisée en trois parties, comprenant chacune quatre compositions, écrites en diverses langues, en latin, en grec, en italien, en français, en espagnol, en allemand et en slave. La musique elle-même prendra part à cette solennité et des artistes distingués prêteront le concours de leurs voix ou de leurs instruments pour rehausser la cérémonie et lui donner plus de variété.

Terminons par une nouvelle qui comblera de joie toutes les Clarisses Colettines. A la demande du Procureur Général de l'Ordre, le Souverain Pontife vint d'accorder à *tous* les Monastères de Clarisses *qui suivent les constitutions* d'Ste Colette le privilège de faire la fête de leur sainte Réformatrice, sous le rite double de première classe. Il est en outre toujours question d'étendre à l'Eglise entière la fête de sainte Colette et un grand nombre d'Evêques de diverses nations ont envoyé au Saint Siège

leurs lettres postulatatoires favorables à l'extension de ce culte. Que les membres du Tiers-Ordre et surtout les Religieuses Clarisses prient spécialement pour que cette nouvelle gloire soit bientôt accordée à l'illustre Réformatrice de Corbie.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.

LETTRE ENCYCLIQUE

Du Rme LOUIS DE PARME, Ministre General de tout l'Ordre des Freres Mineurs, a tous les Religieux et Religieuses soumis a sa juridiction.

Salut, paix et consolation dans le Saint-Esprit.

TRÈS CHERS FRÈRES ET FILS EN NOTRE-SEIGNEUR,

Au deuil profond dans lequel nous avait plongés la mort du Cardinal Siméoni, Protecteur de l'Ordre, a succédé une joie non moins grande, à cause de l'honneur qui nous a été fait et que nous sommes heureux de vous annoncer. Dans l'audience qui nous était accordée hier, Sa Sainteté le Pape Léon XIII, nous a rempli d'une ineffable consolation que vous goûterez tous avec nous. Le Souverain Pontife a daigné en effet accueillir avec une paternelle bonté l'humble prière que nous lui avons faite avec toute l'ardeur de notre âme de vouloir bien être le Protecteur de l'Ordre tout entier. Désormais, il ne sera plus seulement pour nous comme pour tous les fidèles, *le Père, le Pasteur, le Docteur universel, le successeur de S. Pierre, Prince des Apôtres et le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre*, mais il sera de plus selon les termes de notre Règle *le Gouverneur, le Protecteur et le Correcteur de notre Fraternité* : grâce à lui et par lui, notre Ordre recevra de plus en plus honneur et gloire, prospérité et accroissement, afin de suivre plus aisément la voie de sa vocation, au milieu des flots et des tempêtes de ce siècle.

Déjà par ses paroles et par ses actes, dans le cours glorieux de sa vie, le Souverain Pontife avait donné d'innombrables preuves de son affection, de son amour, de sa bienveillance et de son dévouement pour le Patriarche Séraphique et ses enfants. Tous savent en effet que depuis longtemps il était entré dans le Tiers-Ordre de la Pénitence ; Archevêque de Pérouse il avait en grande vénération les sanctuaires de la Palestine Séraphique, nous voulons dire, Notre-Dame des Anges, la Basilique de S. François, les églises de S. Damien et de Ste Claire et le Mont Sacré de l'Alverne ; il les avait souvent visités avec une tendre dévotion et s'y était entretenu familièrement avec les Religieux qui les habitent et les avait remplis de force et de consolation.

Élevé sur le trône pontifical, aux applaudissements de l'univers,

il n'a pas cessé de nous manifester une bienveillance toujours croissante. Nous en avons des preuves dans de précieux documents, principalement dans l'Encyclique *Auspiciato* du 17 septembre 1882, qu'il écrivit à l'occasion du VII centenaire de la naissance de S. François et dans laquelle il fait du Patriarche d'Assise et de ses diverses Institutions, un éloge qu'on n'avait jamais entendu. Dans la lettre *Quod universa*, du 13 décembre 1885, adressé à notre prédécesseur immédiat, le Rme Père Bernardin de Portogruaro, il louait magnifiquement la nouvelle édition des Œuvres de notre Docteur Séraphique et il encourageait les éditeurs, le P. Ignace Jieler et les Pères du Collège S. Bonaventure de Quaracchi à mener à bonne fin cette œuvre si utile aux amis des sciences sacrées. C'est lui encore qui confiait à notre P. Marcellin de Civezza le soin de retracer l'histoire du Pontificat Romain et de publier le commentaire du Dante par le F. Jean de Serravalle, Frère Mineur du 15me siècle, travail qui a valu au P. Marcellin et à son collaborateur le P. Théophile Domenichelli les félicitations de tous les savants.

De tels faits et d'autres encore sont un témoignage éclatant de l'affectueuse bienveillance du Souverain Pontife Léon XIII pour notre Ordre et pour ses membres.

Mais le plus important est sans contredit, celui que nous vous annonçons : "à savoir que le Saint Père a daigné se réserver le Protectorat de notre Ordre." Imitant ses prédécesseurs d'illustre mémoire Grégoire IX, Alexandre IV, Nicolas III, Clément XII et Pie VI, qui par bienveillance pour la Famille franciscaine s'en étaient fait les Protecteurs, Léon XIII a daigné exaucer nos prières. "Volontiers, nous a-t-il dit, Nous prenons Votre Ordre sous Notre protection spéciale. Nous y sommes poussés par l'affection que Nous lui portons et par le gage de salut éternel que le Bienheureux François donna au Cardinal Hugolin quand ce dernier accepta le Protectorat de l'Ordre."

Réjouissons-nous donc, très chers Frères et Fils en Notre Seigneur, réjouissons-nous et soyons justement fiers d'un tel Protecteur. Traduisons notre joie et notre allégresse par de ferventes prières et des hymnes d'actions de grâces. Prions pour notre bien-aimé Pontife, suprême Protecteur de notre Ordre, afin que par les mérites de l'Immaculée Vierge Marie et de notre Séraphique Père S. François, Dieu le conserve encore longtemps à notre amour et à notre éternelle reconnaissance, qu'Il le vivifie, le rende heureux sur cette terre et ne le livre pas aux mains de ses ennemis. Elevons vers le Ciel nos vœux les plus ardents, afin que le Seigneur lui donne encore de longues années de vigueur pour le bien de l'Église et de la société, et pour la prospérité de notre Ordre. Remercions enfin de tout cœur le Dieu Tout Puissant qui a daigné nous réserver un tel Protecteur.

Dans ce but nous ordonnons que le Dimanche qui suivra la réception de cette lettre, dans toutes les Églises soumises à notre juridiction, on chante le *Te Deum*, devant le T. S. Sacrement

exposé, avec les prières pour l'action de grâces, avant de donner la bénédiction au peuple.

Nous recommandons aussi à la dévotion particulière des Religieux et des Religieuses des prières ferventes pour la conversion des pécheurs, l'extirpation des hérésies, la paix dans les Etats, le triomphe de la Sainte Eglise et enfin pour nous même, qui vous donnons affectueusement à tous, très chers Frères et Fils, la bénédiction séraphique.

Donné à Rome, à S. Antoine, en la fête de Ste Catherine de Bologne, le 9 mars 1892.

FR. LOUIS, *Ministre Général.*

PELERINAGE ANNUEL A BETHANIE.

En suivant l'ordre des principales cérémonies religieuses aux Sanctuaires de Terre-Sainte durant le cours de l'année, après l'Épiphanie et le pèlerinage au Jourdain, celui de Béthanie trouve ici sa place.

Les Franciscains de Terre-Sainte, de temps immémorial vont en pèlerinage au tombeau de Lazare. La communauté de St. Sauveur de Jérusalem fait ce pèlerinage de Béthanie deux fois par an. Le premier a lieu le quatrième vendredi du Carême, jour où l'Eglise rappelle à l'évangile de la messe, la résurrection de Lazare : le deuxième se fait, le 22 Juillet, Fête de Ste Marie Madeleine.

Cette année, nous avons fait notre premier pèlerinage par un temps splendide. Les Religieux et les Pèlerins qui ont la dévotion de se joindre à eux quittent le Couvent de St. Sauveur à trois heures et demie du matin. Quatre soldats de la garnison Turque ouvrent la marche : ils sont suivis immédiatement de deux Janissaires en grand costume et du Drogman de Terre-Sainte. Les Religieux et les pèlerins, marchent derrière eux, graves et recueillis, avec les serviteurs portant de grandes lanternes pour éclairer le chemin.

A cette heure matinale, un silence solennel règne dans les rues désertes de la Cité sainte. Une émotion profonde saisit le Pèlerin, lorsqu'après avoir traversé le torrent de Cédron, il longe la haute muraille qui abrite le Jardin de Gethsémani. La lumière vacillante de nos lanternes lui rappelle les torches sinistres de la hideuse troupe qui vint là même, il y a dix huit siècles, se saisir de notre divin Maître, pour l'entraîner, avec une brutalité inhumaine, le long de ce même chemin, lié, garotté, comme le dernier des criminels.

Absorbé par ces grands souvenirs, nous quittons la Voie de la Captivité que nous laissons à notre droite, et nous continuons le grand chemin qui passe sur le versant méridional du mont des Oliviers. Après une marche d'une heure, lente et recueillie, nous arrivons au pauvre, au misérable village de Béthanie. Les pèlerins descendent immédiatement dans le Tombeau et les prêtres commencent la célébration des saints Mystères sur deux autels portatifs : l'un d'eux est dressé dans la première chambre où Notre Seigneur se tenait debout, lorsqu'il commanda à Lazare de sortir de son sépulchre ; et l'autre est placé au fond du sépulchre lui-même.

Le *Guide-Indicateur des Sanctuaires*, donne ainsi la description de ce Tombeau célèbre : " La petite porte d'entrée du Tombeau de St. Lazare regarde le Nord et précède un escalier. Cet escalier par lequel on descend dans le Tombeau fut construit en 1337, par les Pères de Terre-Sainte, lorsque les Musulmans élevèrent une mosquée sur l'entrée primitive, afin d'empêcher les chrétiens d'aller visiter ce Saint Lieu. Après avoir descendu vingt-quatre marches toutes usées on arrive dans l'antichambre du :

Vénérable Tombeau de Saint Lazare (Ind. Plén.)

Ainsi que le rapporte le Saint Évangile, le Tombeau de St. Lazare est une grotte souterraine, pratiquée dans le rocher. Mais ce rocher est dissous depuis longtemps, de sorte qu'on le prendrait facilement pour de la terre argileuse, excepté la partie avoisinant l'entrée où il a conservé toute sa dureté première. Ce changement est causé que nous trouvons aujourd'hui ce monument revêtu d'une maçonnerie dont la voûte est en ogive. Il est probable que les derniers reconstruteurs de la chapelle ou église élevée au-dessus de ce vénérable Tombeau, ont été contraints de le fortifier ainsi pour ne pas exposer l'oratoire qui le surmontait à s'ébouler un jour.

Ce monument se compose de deux chambres carrées presque de même grandeur, d'à peu près trois mètres de long sur autant de large (dix pieds), et revêtues d'une maçonnerie assez grossière. La première est la :

Chambre où se trouvait Notre Seigneur, lorsqu'il ressuscita Lazare. Cette première chambre renferme au côté de l'Est, une maçonnerie brute et carrée qui sert de table d'autel aux Pères Franciscains, lorsqu'ils y viennent dire la sainte Messe, principalement aux Fêtes de St. Lazare et de ses deux Sœurs. Du même côté, on remarque une porte cintrée qui est murée depuis des siècles. Cette porte se trouve précisément à l'entrée primitive du Tombeau.

Par une ouverture pratiquée dans la paroi Nord, on peut regarder dans le sépulcre proprement dit.

De cette chambre, on descend par un escalier bas et étroit de trois marches, dans la chambre sépulcrale. Cette chambre a environ, comme la première, trois mètres de long sur autant de large et la voûte en est légèrement ogivale.

Autrefois le Tombeau de Lazare était entièrement creusé dans la pierre qui s'est décomposée avec le temps, ne pouvant plus offrir une assez grande résistance ; les Croisés afin de pouvoir asseoir une église dessus, ont été obligés de soutenir la masse par une forte maçonnerie : c'est ce qui explique la voûte qu'on y voit encore.

Quand à la couche funèbre de St. Lazare, nous ne savons plus si elle avait la forme d'un four à cercueil, d'auge ou de banc. Mais si l'on considère la forme carrée de la chambre, il paraît probable que cette couche était un banc surmonté d'un arceau. Cette chambre était disposée pour en contenir encore deux autres, ainsi qu'on en voit ailleurs en grand nombre, chacune des trois parois ayant son banc, tandis que celle où se trouve la porte d'entrée reste libre. . . ."

Cette année, notre pèlerinage comptait des pèlerins des *cinq parties* du monde. Lorsque toutes les messes furent terminées, un Père Italien, de notre Ordre, chanta l'évangile de la résurrection de Lazare. Tous furent profondément touchés de ce chant, surtout au moment où le prêtre, se penchant vers le caveau sépulcral, éleva la voix à ces paroles : *Lazarus veni foras !* (Lazare, sors !)

Le chant de l'évangile terminé, on récite un *Pater* et un *Ave*, avec *Gloria Patri*, pour gagner les Indulgences et l'on sort du Tombeau. Là, debout, au-dessus de la petite porte d'entrée, le Père Curé Latin de Jérusalem récite, à haute voix le même évangile en langue Arabe. Ordinairement les Musulmans de Béthanie accourent, en assez grand nombre et écoutent avec respect la parole évangélique. Oh ! quand ces infortunés ouvriront-ils leurs yeux aux brillantes clartés de la Foi, et abandonnant les impostures de Mahomet, embrasseront-ils la douce loi de Jésus-Christ !

Cette cérémonie terminée, le pèlerinage se dirige vers la *Pierre du Colloque*, qui se trouve à douze ou quinze minutes du Tombeau de Lazare. Cette pierre qui est un dur morceau de silex, mêlé au calcaire, marque l'endroit où, d'après la tradition, Notre-Seigneur s'était assis, lorsque Marthe et Marie vinrent tour à tour le trouver. Là, un autre Religieux de notre Ordre chante l'évangile qui rappelle la touchante conversation de Jésus avec les sœurs de son ami Lazare.

Les pèlerins sont heureux s'ils réussissent à détacher un petit fragment de cette pierre qu'ils apportent avec eux comme une relique.

De la Pierre du Colloque qui se trouve en plein désert, à l'Orient de Béthanie, la procession retourne sur ses pas, et laissant ensuite le village de Béthanie à sa gauche, elle gravit une petite colline pour joindre le sentier qui du Tombeau de Lazare mène au Sanctuaire de Bethphagé.

Le Sanctuaire de Bethphagé se trouve sur une langue de terre qui sépare deux profondes vallées et unit la colline de Béthanie avec la montagne des Oliviers : il est sensiblement à la même distance du Tombeau de Lazare et du Lieu sacré de l'Ascension. La distance totale est parcourue, lentement, en une demi-heure.

Après le départ des Croisés, le Sanctuaire de Bethphagé partagea le sort de tant d'autres lieux vénérables : il n'en resta que les ruines.

C'est ici l'endroit même, le propre rocher d'où Notre Seigneur Jésus-Christ, le jour des Rameaux monta sur l'âne pour faire son entrée triomphante dans Jérusalem. Cette pierre vénérable, toute couverte de peinture et d'inscriptions rappelant le mystère, demeura pendant de longs siècles sous un amas de décombres jusqu'en l'année 1876. A cette époque, on pratiqua des fouilles qui la mirent à découvert. Deux ans se passèrent avant que nos Pères, Gardiens des Sanctuaires, pussent acheter le terrain qu'elle occupait. Durant ce laps de temps, la vénérable pierre eut beaucoup à souffrir des injures du temps. Le bloc de rocher, inhérent au sol est ici devant nous : nous y distinguons encore des fragments de peintures ; quelques personnages ; l'ânesse bien conservée, avec l'ânon . . . La pierre mesure environ quatre pieds sur ses cinq faces. Nos Pères l'ont entourée d'un treillis en mailles de fer pour la garantir contre les pieuses indiscretions des pèlerins. Elle se trouve abritée par une construction inachevée : nos Pères attendent des temps meilleurs pour relever complètement cet important Sanctuaire. L'Évangile est toujours chanté ici par un Père Français. Dans tous les Sanctuaires, suivant le Rite de l'Église, à l'évangile, tous les pèlerins se tiennent debout : après quoi, tous tombent à genoux : on récite un *Pater* et *Ave* pour gagner les Indulgences et l'on baise la terre.

FR. J., *Missionnaire Français de Terre-Sainte.*



Perles Séraphiques

AUX LECTEURS.

Notre intention, chers Lecteurs, est d'enrichir votre parure spirituelle d'un écrin riche, fécond, splendide. Oui, ce sont des perles que nous allons vous offrir. Ne craignez pas l'imitation ou la contrefaçon ; nous vous garantissons la pureté, la limpidité de ces perles séraphiques, trouvées dans l'héritage de Notre-Seigneur, de la T. S. Vierge et de Notre Séraphique Père, par ses séraphiques Enfants. Ce sont des perles que nos reines et rois franciscains ont portées à leurs diadèmes, dont nos vierges et nos martyrs se sont fait des bracelets, des ceintures et des couronnes. Chacun de vous voudra posséder ce pieux écrin et c'est pour répondre à cet indubitable désir que chaque mois, si c'est possible, la *Revue du T.-O.*, vous enverra une partie de ce trésor vraiment précieux.

I

LA PERFECTION

DANS LE CHEMIN DE LA PERFECTION, IL FAUT SUIVRE LA DOCTRINE ET LES EXEMPLES DES SAINTS.

Beaucoup de personnes vivant en communauté ou dans le siècle, sont assurément éprises du désir de leur perfection ; elles ont entendu l'avis du Sauveur : " Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait." Touchées par la grâce, elles voudraient le suivre ; leur bonne volonté n'est pas douteuse à cet égard. En effet, elles embrassent avec ardeur certaines pratiques, en négligent beaucoup d'autres, se remuent, s'agitent, se donnent beaucoup de peine, se débattent en quelque sorte toute leur vie, sans jamais sortir d'un labyrinthe d'imperfections ; leur cœur reste toujours appesanti, lourdement enchaîné. Leurs progrès dans la voie des vertus seraient manifestes ; elles acquerraient pour le Ciel d'immenses trésors, si elles connaissaient en quoi consiste véritablement la vertu et la perfection et quels chemins y conduisent ; il leur manque la tactique militante des Saints, l'habileté à s'enrichir comme eux des perles semées sur le chemin de la vie. Telle est l'explication de leur constante immobilité. *Elles sèment*

beaucoup, comme disait Moïse à son peuple, et recueillent peu ; elles arrosent de leur sueur les vignes qu'elles ont plantées ; elles les labourent, sans en boire le vin, sans en rien recueillir.

Que leur faut-il donc ? — Un guide sûr, répond S. Bonaventure. Or, les enfants de S. François le trouveront dans l'enseignement des Saints de l'Ordre Séraphique, sans risque de s'égarer et de travailler en vain. Recueillir avec soin leurs maximes, qui sont comme des traits de feu ; les conserver dans leur cœur comme des perles précieuses ; les méditer avec persévérance, voilà le moyen. Ces paroles, aujourd'hui aussi fécondes, aussi puissantes qu'autrefois, porteront les mêmes fruits de sanctification et de salut.

D'autres chrétiens entendent souvent la voix de la grâce qui les sollicite à gravir la montagne de la perfection, mais le chemin leur paraît si long, si raboteux, si escarpé, il est hérissé de tant d'obstacles, que non-seulement on ne met pas le pied dans la voie, mais qu'on est découragé même avant d'y entrer. Rien alors ne sera plus efficace que les exemples des Saints. Quand nous les aurons vus aux prises avec le démon, le monde et la chair, nous connaissons facilement les stratagèmes de l'ennemi, ses défaites et les triomphes de leurs vainqueurs. Nous comprendrons la puissance invincible de la faiblesse assistée de la grâce. La parole des Saints est la lumière, et leurs exemples l'entraînent. Or, dit S. Grégoire, la plupart des hommes se laissent plus facilement émouvoir par les exemples que par les leçons et entraînent ainsi à l'amour des choses du Ciel. " Les exemples des Saints, dit S. Antoine de Padoue, soutiennent notre faiblesse et notre fragilité, comme les os soutiennent notre chair."

Lue Wading, le savant et judicieux annaliste de l'Ordre Séraphique, nous donne la raison de la puissante efficacité des paroles tombées de la bouche des Saints ou de leur plume :

" Je ne sais, dit-il, quelle secrète énergie est renfermée dans la parole des Saints ; je ne sais quelle vertu cachée elles portent en elles-mêmes, qui donne à leur simplicité, dégagée de tous les ornements oratoires et artificiels, une puissance irrésistible sur le cœur de l'homme, le détourne de la voie trompeuse qu'il suivait avec une dangereuse sécurité, les arrête sur la pente rapide du précipice. Cette vertu ne leur peut venir, selon S. Augustin, que de leur origine qui n'est pas due à l'industrie humaine, mais à l'esprit de Dieu, par l'influence de la grâce qui les a dictées. Cette grâce, qui se cache sous la simplicité du langage, a

la puissance d'agir sur la volonté de l'homme et de la conduire où elle veut."

Le Bienheureux Jacopone de Todi, célèbre poète franciscain, se convertit et marcha à grands pas dans la voie de la perfection, en voyant sa femme couverte d'un cilice. S. Jacques de la Marche, S. Jean de Capistran, ne se sont élevés à une si haute perfection qu'en se proposant pour modèle en toute choses S. Bernardin de Sienna. Nous lisons, dans la vie de S. Léonard de Port-Maurice, qu'il se sentait enflammé dès l'enfance d'un amour ardent pour la vertu : il s'était fait de petites industries pour imiter les Saints en secret. S. Antoine de Padoue dit que les Saints sont des étoiles pour nous guider au milieu des ombres de ce monde.

PRATIQUES. — Lisons tous les jours quelques pages de la *Vie des Saints*. Écoutons avec une *sainte avidité*, un *profond respect*, et le *désir d'en profiter*, les instructions religieuses.

Dans beaucoup de familles chrétiennes, le soir, avant de se séparer, on lit la vie du Saint du jour ou quelque trait édifiant. Qui vous empêcherait, ô enfants de S. François, d'établir chez vous un usage aussi pieux que profitable ?

QUELQUES REFLEXIONS SUR LE TIERS-ORDRE FRANCISCAIN

A PROPOS DE

LA CONSTITUTION *MISERICORS DEI FILIUS*

Le Séraphique Docteur S. Bonaventure était allé à Sainte Marie des Anges, pour s'y reposer dans les douceurs de la contemplation. Il y méditait un jour sur le passage de l'Apocalypse : *Je vis ensuite un ange qui montait du côté de l'Orient, ayant le signe du Dieu vivant, et il cria aux quatre anges, ministres des divines vengeances : Ne frappez ni la terre, ni la mer, ni les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu.* Apoc. VII. Le Saint se met en prière et conjure le Seigneur de lui apprendre quel est cet ange dont parle S. Jean. Une voix lui fait connaître alors que cet ange n'est autre que François d'Assise, l'homme marqué des stigmates du divin Rédempteur, et envoyé surtout au monde pour le convier à la Pénitence. . . . Dans sa Bulle : *Ite et vos in vicem meam*, Léon X dira plus tard : " De grand matin, au lever du soleil, le Père de famille a envoyé, pour cultiver sa vigne, *cet ange qui monte de l'Orient portant la marque du Dieu vivant*, le Bienheureux François."

Ne peut-on pas conclure de là que François a reçu pour mission spéciale de remplir le nombre des élus et de fortifier, pour les derniers combats, ceux qui viendront se ranger sous sa bannière ?

Ces réflexions sont corroborées en nous par la Constitution *Misericors Dei Filius*, que Léon XIII publia, il y a quelques années, sur le Tiers-Ordre franciscain, et qui a surtout pour but de mettre à la portée des masses l'Institut de François d'Assise, pour les grouper, en bataillons compactes, sous l'étendard de l'Eglise et les régénérer dans l'esprit chrétien. Précédemment, dans son Encyclique *Auspicato*, le même Pape avait célébré les gloires de l'humble François. Dans ce remarquable document, où la profondeur de la pensée et l'enthousiasme lyrique ont tressé la plus magnifique des couronnes qui aient été déposées sur le tombeau glorieux du Patriarche d'Assise, à l'occasion de son VII^e centenaire, dans ce remarquable document le Souverain Pontife présente au monde François, comme un modèle à reproduire. Le XIII^e et le XIX^e siècle, dit le Pape, ont entre eux beaucoup d'analogie. Or, l'esprit de S. François qui a sauvé le XIII^e siècle peut encore sauver le XIX^e. . . . Quel est cet esprit ? l'esprit de Jésus-Christ lui-même.

Dans sa Constitution *Misericors Dei Filius*, Léon XIII tire pour ainsi dire la conclusion des principes émis dans l'Encyclique *Auspicato*. Mettant merveilleusement en saillie l'esprit de la Règle franciscaine, il simplifie le côté matériel de cette Règle, pour qu'elle s'adapte encore plus facilement aux multitudes. A voir son insistance à grossir les bataillons qui militent sous les ordres de S. François, ne dirait-on pas que le Vicaire de Jésus-Christ a entendu ce cri du Père de famille, lequel, voulant que la salle du festin soit au complet, envoie finalement, à travers haies et chemins, son serviteur : "Force tout le monde à entrer, *compelle intrare*." Ne dirait-on pas qu'avant les grands bouleversements, qui doivent préluder à la fin du monde, il exécute, au moment opportun, les volontés de Celui qui, par son ange François, veut marquer les élus ?

Ah ! certes, il ne nous appartient pas de déterminer le jour et l'heure de ce temps que Dieu seul connaît. Nous ne prétendons pas non plus être exclusif. Si François d'Assise a été et demeure le soutien de l'Eglise, nous savons et nous proclamons que Dominique de Guzman l'a été avec lui, que la milice dominicaine et les autres Tiers-Ordres ont bien mérité de l'Eglise en réalisant l'œuvre spéciale qui leur a été assignée. Nous savons aussi qu'indépendamment de ces Institutions, qui sont nées sous le souffle du ciel, le Christianisme, appliqué directement aux âmes, renferme cette *rédemption copieuse*, que Jésus-Christ est venu apporter au monde et dont la salutaire influence fait les héros et les Saints. Mais nous savons également tout ce que donne de forces l'association à quiconque poursuit un but difficile. Il en est, en effet, d'une association comme d'un foyer, quand on en rapproche les matières combustibles ; séparées, elles brûlent à peine ; réunies,

elles s'embrasent et jettent des flammes vives et puissantes. *Vis unita fortior*, l'union fait la force ; cela a toujours été vrai : voilà pourquoi, même au sein des grandes associations, se forment d'autres associations secondaires, qui poursuivent chacune son but avec une énergie souvent d'autant plus puissante que l'association est plus restreinte. Pour agir, on a besoin de se voir, de s'entendre, de se compter.

Nous savons cela, et nous savons aussi que le Tiers-Ordre franciscain, le premier institué sous cette forme originale et puissante est, de tous les Tiers-Ordres, celui qui attirera davantage la sollicitude des Pontifes Romains, celui qui a exercé dans l'Eglise la plus grande influence, celui qui a donné le plus de Saints au ciel. Dieu se sert toujours de la faiblesse pour confondre la force ; la fronde de David, l'humble berger, terrassera l'orgueil de nouveaux Goliath.

Mais pourquoi cette puissance surnaturelle du Tiers-Ordre franciscain ?

Il faudrait le demander à Celui qui est le maître absolu et le distributeur de ses dons, et qui, d'une paille légère, peut faire le plus robuste des leviers En dehors de ce côté purement surnaturel qui est, au fond, le plus important dans les œuvres divines, quiconque étudie sérieusement la règle du Tiers-Ordre de S. François est frappé de l'unité et de la profondeur de vues qui y règnent d'un bout à l'autre. Le séraphique Législateur ne fait pas une œuvre personnelle, il se meut dans de larges horizons ; ici surtout il se montre cet homme catholique et tout apostolique que l'Eglise salue en lui, le jour de sa fête : *Franciscus vir catholicus et totus apostolicus* (1^{re} antienne des 1^{res} vêpres de S. François, bréviaire romano-séraphique.) Il a vu avec douleur l'esprit et les usages de la primitive Eglise s'effacer et tomber en désuétude. Il les recueille dans sa Règle, en fait un moule vivant où il jette les âmes qui viennent à lui, pour reproduire plus fidèlement Jésus-Christ. Qu'on étudie sérieusement ce que le Législateur inspiré dit de la pénitence, de la séparation d'avec le monde, de la prière, de la charité surtout, et l'on verra que François d'Assise n'a eu qu'un souci, perpétuer l'esprit de la primitive Eglise, infiltrer l'Évangile dans les âmes, dans le détail de l'existence, les imprégner de cet esprit chrétien qui suscita les héros des premiers âges, mais qui hélas ! va s'affaiblissant au contact de tant d'éléments destructeurs de l'œuvre de Jésus-Christ.

On dit, et avec raison, que les deux extrêmes se touchent. Nous dirons, nous aussi, que les chrétiens des derniers âges doivent donner la main aux fidèles de la primitive Eglise, par l'identité de convictions et de courage qu'aucune menace ne puisse glacer, qu'aucune ironie ne puisse intimider, qu'aucune persécution ne puisse abattre. En effet, les combats qui attendent l'Eglise, à la fin des temps, loin de céder en violence aux luttes formidables qu'eurent à soutenir les premiers chrétiens, l'emporteront au contraire en force et en fureur, suivant cette parole du

divin Maître : *“Jamais la tribulation n'aura été aussi grande.”* Si donc l'esprit chrétien agissant dans toute sa force et sa plénitude a été nécessaire aux martyrs pour laisser la persévérance des bourreaux et la cruelle ironie des philosophes païens, combien plus sera-t-il nécessaire pour repousser ces attaques infernales qu'il finirait par désarmer les élus eux-mêmes, dit le Sauveur, *si, pour eux, les jours de l'épreuve n'étaient diminués !* . . . Or, cet esprit chrétien qui, par opposition à celui du monde, est un esprit de pénitence, de détachement et d'humble soumission à toute autorité légitime, le Tiers-Ordre franciscain a pour mission spéciale de le conserver, de le développer, de le répandre dans les masses. “La source principale des maux qui nous accablent et des périls qui nous menacent, dit Léon XIII dans sa Constitution *Misericors Dei Filius*, est la négligence des vertus chrétiennes. Les hommes ne sauraient porter remède aux uns et détourner les autres, qu'à la condition de hâter le retour des individus et de la société vers Jésus-Christ, *qui peut toujours sauver ceux qui ont recours à Dieu par Lui* (Hébr., VII, 25.) Toutes les Règles franciscaines visent principalement à l'observance des préceptes de Jésus-Christ, car leur saint Instituteur s'est uniquement proposé de faire de ce genre de vie une école où l'on s'exercerait avec soin à la pratique des vertus chrétiennes. . . . Assurément, les deux premiers Ordres franciscains voués à la pratique des grandes vertus, poursuivent un but plus parfait et plus divin : mais ces deux Ordres ne sont accessibles qu'au petit nombre. Le Tiers-Ordre, au contraire, a été institué pour s'adapter à la multitude, et tout ce qu'il a de puissance pour rendre les mœurs pures, intègres et religieuses, les monuments du passé l'indiquent ainsi que l'expérience du présent.”

On a dit que le christianisme se perd entre l'incrédulité et les petites dévotions. Cela n'est que trop vrai. Ici, nous ne nous occupons pas de ceux qui ont répudié la foi : nous ne visons que les chrétiens inconséquents. Hélas, qu'ils sont nombreux ! Oui, ils sont nombreux ceux que l'apôtre a si bien stigmatisés par ce mot frappant de réalité terrible : Ils préférèrent le plaisir à Dieu, *voluptatum amatores magis quam Dei* (II, Tim., 3.) Et, cependant, ils se confessent et communient souvent, ils sont peut-être de toutes les bonnes œuvres, ils vont à tous les pèlerinages. Cela est bon, mais cela ne suffit pas. Se sont-ils jamais essayés sérieusement à pratiquer les jeûnes et les abstinences que prescrit la pénitence chrétienne ? Ne s'en dispensent-ils pas pour de motifs frivoles ? Ils s'apitoient sur les souffrances de l'Église, et ils n'ont pas le courage de sacrifier un bal de famille, une soirée, un repas, peut-être même au temps déterminé pour une pénitence plus rigoureuse. Ils achèteront, ou permettront qu'ils s'achètent dans leur demeure, ces journaux anti-chrétiens de toute nuance, où leurs convictions les plus chères sont vilipendées et où tout ce qu'ils aiment et respectent est tramé dans la boue. La foi n'est pour eux qu'une sentimentalité vague. Trop faible

en eux pour mettre entièrement leurs passions sous le joug, est-il étonnant qu'elle s'éclipse dans leurs relations sociales, quand il faudrait qu'elle brillât dans toute leur personne, quand elle devrait s'affirmer sans fanfaronnerie comme sans faiblesse, quand surtout elle devrait leur inspirer ces sacrifices réclamés par les circonstances, et qui sont le piédestal humain de l'œuvre divine, poursuivie par Dieu dans le monde, et pour laquelle il daigne avoir besoin de nous.

Le successeur de Pierre a vu cette diminution de l'esprit chrétien qui est "cette généreuse disposition de l'âme qui recherche les choses ardues et difficiles, et dont le symbole est la croix (1) ;" il a vu les mœurs générales baisser, le devoir céder sa place au plaisir, la piété vraie remplacée par je ne sais quelle apparence de vertu qui n'en a ni l'énergie ni la réalité. Au monde en détresse il présente François d'Assise, le porte-étendard de la Croix de Jésus-Christ, le stigmatisé de l'Alverne, et, coup sur coup, dans des documents publics et solennels, il presse les catholiques de s'enrôler sous sa bannière, pour combattre les combats du Seigneur.

De prime abord, la Constitution *Misericors Dei Filius* semble apporter de grandes modifications à la première Règle du Tiers-Ordre. Au fond, elle en apporte très peu. A la vérité, elle diminue les pratiques de pénitence, mais le plus grand nombre en était déjà dispensé, *ce qui ne pouvait se faire*, dit Léon XIII, *qu'au détriment de la discipline commune*. Beaucoup d'Indulgences ont été retirées; qu'importe? Le Vicaire de Jésus-Christ a eu des raisons de haute sagesse devant lesquelles nous n'avons qu'à nous incliner. La ration de *confiture* a été diminuée, si je puis me servir de cette comparaison familière à un illustre et saint Prélat; mais le pain substantiel et fortifiant nous est donné avec plus d'abondance que jamais. Oui, plus que jamais le Souverain Pontife insiste sur l'esprit du Tiers-Ordre. Qu'on examine sérieusement ce qu'il dit sur les qualités requises pour l'admission, sur la simplicité dans la mise, la fuite des spectacles, la frugalité dans les repas, la confession et la communion mensuelle, la sanctification et la préservation de la famille, la nécessité de vivre en paix et de travailler à la paix d'autrui, la vigilance sur les paroles, l'examen de conscience obligatoire chaque soir, l'assistance quotidienne à la messe, l'aumône, la visite annuelle des Fraternités, *pivot et centre indispensable de tout bien sérieux et durable*, et l'on verra que le Tiers-Ordre se présente plus que jamais à tous les catholiques de bonne volonté comme un Ordre véritable, avec une incomparable puissance de transformation chrétienne pour l'individu, la famille et la société.

Entrons dans les vues du grand Pontife dont le regard profond a mesuré toute l'étendue du mal social, mais dont la grande foi

(1) Encyclique *Auspicato*.

a découvert l'énergique remède qui peut encore nous sauver et nous guérir. Faisons connaître le Tiers-Ordre, son esprit, sa force sanctifiante ; rendons-le populaire, par le rayonnement de la charité sous toutes ses formes et l'exemple d'une vie irréprochable. Par le Tiers-Ordre, nous reviendrons efficacement au catéchisme et à l'Évangile, et nous contribuerons puissamment, chacun dans notre sphère, au salut de ce monde qui se perd, entre le culte brutal de l'or et du plaisir et les demi-moyens d'une piété incomplète et sans principes.

Dans un de ses ravissements, sainte Marguerite de Cortone vit, au ciel, un magnifique trône ; il était si beau qu'elle n'en pouvait comprendre ni redire la beauté. Sur ce trône, d'où l'orgueil avait précipité le chef des mauvais anges, suivant la révélation qui lui en est faite, elle voit assis l'humble François. Plus tard, Notre-Seigneur lui faisait entendre ses paroles : " Tu diras à tes Pères, les Frères Mineurs, que le siège resplendissant distingué par toi dans l'ordre des Séraphins fut celui de Lucifer : ton bienheureux Père, mon élu François, y siège aujourd'hui rayonnant de gloire. As-tu remarqué ce grand espace vide qui entourait ce trône ? il sera rempli par les Frères de son Ordre qui auront marché sur ses traces." (*Vie de sainte Marg. de Cort.*, écrite par son confesseur, chap. VI.)

Plus que jamais demandons à François d'Assise, *cet ange venu de l'Orient*, de nous marquer au front du signe de la Croix, par un courage invincible à professer la foi catholique, au milieu de cette dissolution des principes et de cet affaissement des caractères qui sont le signe distinctif de nos temps modernes. La Révolution et la franc-maçonnerie militent sous le drapeau de Lucifer, qui marque *du caractère de la bête* ceux qui ploient le genou devant le dieu du siècle. Pour nous, attachons-nous aux traces de celui qui nous dit plus éloquemment d'exemple que de parole : *Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été moi-même de Jésus-Christ* ; reproduisons l'humilité, la pénitence, la soumission de François, son amour pour l'Église, son dévouement au Pape, son culte pour les pauvres. En nous perfectionnant nous-mêmes, nous aurons contribué à l'édification et au salut de nos frères.

FR. PIERRE-BAPTISTE, *M. Obs.*

CONNAITRE DIEU ET JÉSUS-CHRIST

VOILA LA VIE ÉTERNELLE.

XI

— Nous avons vu que Dieu est très bon. Pour dire la vérité entière, il faut ajouter que cette bonté envers nous est poussée à l'excès. Tu vas me comprendre.

— C'est toujours avec attention que je vous écoute.

— Bien. Et puisque notre esprit interroge toujours avec curiosité les choses les plus anciennes, reportons nous encore par la pensée aux commencement du monde. Là nous trouverons le premier témoignage de cet amour excessif que Dieu porte à l'homme.

Le Créateur avait donc élevé le premier des humains, et, avec lui, sa postérité à la dignité incomparable de fils adoptif de Dieu, en le créant non seulement à *son image*, par la nature humaine, mais encore à *sa ressemblance* par la grâce santifiante. Ainsi, Dieu avait fait une œuvre bonne, excellente même. Pourrions nous, en effet, être plus élevés ?

— Il me semble que non, puisque Dieu est le Très-Haut. Tout ce que nous pouvons faire c'est de monter jusqu'à lui.

— Parfaitement répondu ! Donc Dieu s'était montré excellent pour nous en faisant de nous ses fils adoptifs, et en plaçant notre premier père dans le paradis terrestre, jardin de délices, symbole des joies pures de son âme . . .

— Oh ! que je voudrais bien être dans ce paradis ; je trouve que l'on est si malheureux en ce monde !

— Tu n'es pas le seul à le penser et à le dire ; tous nous gémissons en cette vallée de larmes, tous nous regrettons la félicité du Paradis, où nous serions nés sans la faute de nos premiers ancêtres.

— Ah ! pourquoi Adam et Eve ont-ils péché ?

— Oui pourquoi ? mais pourquoi nous-mêmes péchons-nous, puisque nous voyons les funestes effets d'une telle conduite ? Toutefois, le péché de nos premiers parents aura son bon côté, car il va nous montrer jusqu'où peut aller la bonté divine. Pour t'en bien rendre compte, rappelle-toi les circonstances de la chute originelle. Dieu avait dit à Adam : Tu mangeras de tous les fruits du paradis, mais non de ceux de l'arbre du bien et du mal. Le jour où tu en mangeras tu mourras certainement.

Or, le serpent, le plus rusé de tous les animaux, servant d'instrument au démon pour tenter les premiers humains, vint trouver la femme.

— Pourquoi, lui dit-il, Dieu vous a-t-il défendu de manger de tous les fruits du paradis ?

Eve, au lieu de répondre : cela ne me regarde pas, ni toi non plus ; passe ton chemin, Dieu n'a pas de compte à nous rendre, et ce qu'il fait est bien, Eve, répondit qu'en mangeant de ce fruit, l'homme mourrait.

— Pas du tout, reprit le Serpent, vous ne mourrez pas ! Dieu sait qu'en mangeant de ce fruit vos yeux s'ouvriront, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.

La malheureuse Eve ne réprima pas l'insolence du Serpent qui donnait le démenti à Dieu, auquel il attribuait en outre un point de jalousie. Elle aurait cependant dû le faire, car, enfin, elle n'avait aucune raison de laisser insulter son Créateur ; elle en avait

au contraire d'excellentes pour le justifier. N'était-ce pas de lui qu'elle tenait toute la félicité dont elle jouissait ? Par quel aveuglement inconcevable se laissa-t-elle donc séduire en entendant ces paroles diaboliques ? Toujours est-il qu'ayant jeté les yeux sur le fruit défendu elle trouva beau, en cueillit, en mangea et en fit manger à son mari ! . . . Les coupables, en effet, ouvrirent les yeux après leur péché ; ils eurent honte d'eux-mêmes et ils se cachèrent.

A l'heure accoutumée Dieu vint au paradis visiter ses enfants adoptifs ; mais sans les trouver dans le lieu ordinaire.—Adam, où es-tu ? dit-il. Et Adam répondit : J'ai entendu votre voix, et parce que je suis nu, j'ai craint et je me suis caché.

— Et comment sais-tu que tu es nu, sinon pour avoir mangé du fruit défendu ?

— La femme que vous m'avez donnée, m'en a présenté, et j'ai mangé.—Oh ! pauvre Adam, où en es-tu ? Quoi, tu rejettes ta faute sur Dieu ? Était-il nécessaire que tu péchasses, ayant reçu une compagne de la main de Dieu ? Cette compagne t'avait été donnée comme aide et non comme obstacle à la vertu. Comment viens-tu reprocher à ton bienfaiteur le don qu'il t'a accordé ? Ah ! que tu es tombé bas, et comme vraiment ton intelligence est obscurcie ! Oui, tu as raison de te cacher, mais non d'outrager ton Créateur.

Eve interrogée, s'excuse, elle aussi ; C'est le Serpent, dit-elle ! —Ainsi les coupables avouent leur faute, mais en rejettent la responsabilité sur Dieu, qui ne leur a fait que du bien . . . La justice n'exigerait-elle pas que non seulement leur désobéissance, mais encore leur insolence fût châtiée sévèrement ? Ah ! sans doute ; mais Dieu n'est pas seulement juste, il est encore, et surtout, bien bon envers nous ; il est miséricordieux.

Donc, il punit sans doute les coupables ; mais, après, oubliant leur double faute, oubliant sa dignité blessée, pour ne voir que notre misère, il pousse sa bonté aux dernières limites . . . Nous serons rachetés, guéris, nous recouvrerons nos droits au Ciel, car le Fils de Dieu lui-même sera notre victime, notre rançon. Il prendra notre place pour nous donner la sienne.—Sa bonté pour nous est-elle renfermée dans les limites de la raison ? ne les dépasse-t-elle pas ?

O bonté sans mesure, dirai-je avec S. Augustin, o charité inestimable ! pour délivrer un serviteur coupable vous avez livré votre Fils. Dieu s'est fait mortel pour arracher des mains des démons l'homme perdu. Quelle bénignité dans l'un des humains, votre Fils, notre Dieu. Il n'a pas semblé suffisant à son cœur de descendre à naître, notre semblable, de la Vierge Marie ; il a voulu encore subir le supplice de la croix et répandre son sang pour nous et pour notre salut. Il est venu le Dieu bon, il est venu dans sa miséricorde et sa charité, il est venu chercher et sauver ce qui avait péri. Il a cherché sa brebis perdue ; il l'a cherchée, il l'a trouvée et il l'a remportée sur ses épaules au bercail, ce tendre Seigneur, et vraiment très-tendre pasteur.

O charité, o tendresse ! Qui a jamais ouï chose pareille ? Qui ne serait dans la stupeur à la vue d'une miséricorde si profonde ? Qui ne serait dans l'admiration ? Et qui ne se rejouirait à cause de la charité excessive que vous nous portez ?

Donc, de la bouche, du cœur et de tout mon pouvoir, je vous remercie, o Seigneur notre Dieu, pour toutes les miséricordes par les quelles vous avez daigné venir au secours de vos enfants perdus misérablement. Oui, je vous rends grâce par ce même Sauveur, notre Rédempteur et votre Fils, mort à cause de nos péchés et ressuscité pour notre justification, et qui, maintenant, vivant sans fin, est assis à votre droite et vous parle en notre faveur.

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

La vraie dévotion au Sacré-Cœur.

SON ORIGINE. — SON IMPORTANCE. — SA NÉCESSITÉ. — SON ÉLÉMENT ESSENTIEL.

AIMONS LE SACRÉ-CŒUR D'UN AMOUR MORTIFIÉ, RÉSIGNÉ, GÉNÉREUX.

Il est étrange d'entendre certaines personnes parler de la dévotion au Sacré-Cœur, comme d'une dévotion nouvelle, une dévotion qui passera de mode comme toute nouveauté. Nouvelle, oui, quant à sa diffusion, mais quant à son origine, elle est aussi ancienne que l'Eglise. Si tous ceux qui l'ont pratiquée avaient été inscrits sur des registres, que de saints nous trouverions, qui ont brillé dans tous les siècles, par leur dévotion au Sacré-Cœur ! Avant la Bienheureuse Marguerite Marie, c'est la Bse Baptiste Varani, cette fille de S. François à qui Jésus daigna découvrir son Cœur. Plus haut, c'est Ste Marguerite de Cortone, la *Madeleine Séraphique*, la fleur choisie " plantée par Jésus dans le jardin de son amour." C'est S. Bernardin de Sienne parmi nos missionnaires, et parmi les Docteurs, c'est S. Bonaventure qui ne voulait planter sa tente nulle part ailleurs que dans le côté ouvert de Jésus. Et S. François d'Assise, ce séraphin de l'Alverne n'était-il pas le héraut passionné du Sacré-Cœur, lui qui fonda l'Ordre Séraphique, c'est-à-dire l'Ordre de l'amour, et porta sur son côté droit la blessure sanglante de son Jésus !

Parmi les Pères de l'Eglise, c'est surtout S. Bernard dont l'Eglise a immortalisé dans son office les pages brûlantes sur le Sacré-Cœur. Enfin pour remonter à l'origine, c'est l'apôtre du Sacré-Cœur : S. Jean qui après avoir ausculté pendant la Cène ce Cœur divin, le vit transpercé au Calvaire par la lance du

soldat. Le Calvaire, nous pouvons le dire : voilà où a commencé la dévotion au Sacré-Cœur. S'il y a quelque chose de nouveau dans cette dévotion, c'est le spectacle d'un Dieu si passionné d'amour pour ses créatures qu'il en est mort sur une croix et que son cœur en a été ouvert. C'est ce spectacle toujours nouveau que Jésus-Christ a voulu nous remettre plus fortement sous les yeux lorsqu'il a chargé la Bse Marguerite Marie, non pas d'inventer, mais de propager parmi le monde la dévotion à son Sacré-Cœur. C'était bien l'heure en effet de convoquer autour du Sacré-Cœur un monde dont la charité s'était refroidie, et qui s'était plongé dans les ténèbres de l'iniquité. Déjà, ne fut ce point à une heure de ténèbres et après le plus grand des forfaits que fut ouvert le Sacré-Cœur de Jésus ? Comme la plaie du côté de Jésus fut la dernière des blessures de la Passion, ainsi la dévotion au Sacré-Cœur nous apparaît comme une grâce suprême, réservée aux derniers âges du monde.

Cette dévotion, est en effet, dans le christianisme, d'une importance capitale, et ce serait bien mal raisonner que de la prendre pour un accessoire ou une pieuse superfétation. Dans toute notre religion, qu'avons nous de plus vénérable que l'humanité du Fils de Dieu, Jésus-Christ notre divin Sauveur ? Et dans cette Humanité qu'y a-t-il de plus noble, de plus essentiel que son Très Sacré-Cœur ? Le Sacré-Cœur, mais c'est l'organe béni avec lequel le Verbe incarné nous a aimés pendant les 33 années de sa vie mortelle ! Le Sacré-Cœur, mais c'est la source de tout le Sang rédempteur qui a coulé à la Passion et coule chaque jour sur nos âmes à chaque sacrement que nous recevons ! Or c'est ce Cœur Sacré qui est l'objet matériel de ce culte. L'amour infini de Jésus pour nous, dont ce Sacré Cœur a été l'instrument spécial et comme le foyer, voilà l'objet formel ou spirituel de cette dévotion.

Et non seulement la dévotion au Sacré-Cœur est d'une importance capitale, mais elle s'impose à tous les chrétiens sans exception. Dire qu'elle est bonne seulement pour les femmes et les enfants, est indigne d'un esprit juste et sérieux. Vous qui dites cela, quelle que soit votre intelligence, quelle que soit votre position sociale, permettez-moi une simple question : Êtes-vous honnête homme, oui ou non ? Oui, n'est ce pas ? Eh bien je dis que vous ne méritez pas ce titre, si vous n'avez point de dévotion au Sacré-Cœur. J'appelle un honnête homme celui qui paie ses dettes avec loyauté. Or tous, nous avons des dettes envers N.-S. Jésus-Christ ; impossible de les nier. En face de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie, impossible de dire : Jésus-Christ ne m'a pas aimé, je ne lui dois rien. Tous, sans exception nous sommes ses débiteurs, tous sans exception nous devons donc rendre à son Cœur Sacré, amour pour amour. Car l'amour ne se paie que par l'amour : c'est là une formule de logique élémentaire, logique rigoureuse comme la mort, inflexible comme l'enfer.

Or, aimer Jésus, voilà tout le programme de la dévotion au Sacré-Cœur. Donc, c'est une dévotion qui ne concerne pas seulement les femmes et les enfants. Elle s'impose à quiconque prétend être honnête, c'est-à-dire, payer ses dettes à Jésus-Christ, dettes d'autant plus inviolables que ce sont des dettes d'amour, d'autant plus sacrées que notre créancier est un Dieu !

Mais, en quoi la dévotion au Sacré-Cœur doit-elle consister ? Dans notre vénération pour une médaille, une image, une statue du Sacré-Cœur ? Oh ! sans doute, cela est fort bien, mais tout n'est pas dans les démonstrations extérieures. Avant tout, la dévotion doit être dans notre cœur. Je dis dans notre cœur et non pas dans notre imagination. Ce n'est pas avec son imagination que Jésus nous a aimés jusqu'à la fin, qu'il a institué l'Eucharistie et qu'il est mort sur une croix. Trêve donc de ce pieux sentimentalisme ou de ces vagues rêveries qui font trop souvent de la dévotion au Sacré-Cœur, une dévotion de roman ! Ce n'est pas avec des paroles en l'air ou avec des soupirs de théâtre que nous pourrions jamais payer notre dette à Jésus-Christ.

Ce qu'il faut lui donner c'est notre cœur, et de la façon que lui-même nous a donné le sien. Lorsque nous voyons une image représentant un cœur couronné d'épines, surmonté d'une croix et environné de flammes, nous disons : Voilà une image du Sacré-Cœur. La couronne d'épines nous rappelle combien son amour a souffert ; la croix, combien il a été puissant ; les flammes, combien il est ardent. Pour nous, si nous voulons donner notre cœur à Jésus comme il nous a donné le sien, que notre amour soit préservé par les épines de la mortification, qu'il soit fort pour supporter la croix, qu'il soit enfin loyal et généreux !

Lorsque S. Pierre fut converti, Jésus lui demanda trois fois de suite : " Pierre, m'aimes-tu ? " C'est que jusqu'alors l'amour de S. Pierre pour Jésus avait manqué de ces trois qualités essentielles. Sans doute, S. Pierre semblait avoir déjà donné son cœur au divin maître, mais la mortification y manquait, puisque S. Pierre avait été se chauffer un jour avec les ennemis de Jésus dans la cour du grand prêtre ; la résignation y manquait, puisque la seule pensée des humiliations et des souffrances du Sauveur l'avait révolté ; la générosité y manquait puisqu'il avait eu le courage d'abandonner son Maître.

Pour nous, voilà bien longtemps que Jésus nous pose la même question qu'à S. Pierre. Souvent nous avons semblé lui donner notre cœur, mais toujours il y manquait quelque chose. Il attend et il frappe sans se décourager. Une bonne fois, donnons-lui notre cœur et que rien n'y manque, ni la couronne d'épines, ni la croix, ni les flammes de l'amour !

La couronne d'épines signifie la mortification. C'est là l'épouvantail de bien des personnes pieuses. Elles se figurent qu'elles ne peuvent pratiquer cette vertu qu'en se livrant aux macérations, aux effrayantes austérités des anachorètes. Non, le Sacré-Cœur ne nous en demande pas autant ; ce qu'il réclame de nous, ce

sont quelques précautions raisonnables pour conserver notre cœur bien pur. Lorsqu'on veut protéger un beau jardin, ne l'entoure-t-on pas d'une haie d'épines ? Ainsi mettons autour de notre cœur, mettons à chacun de nos sens les épines de la mortification pour nous préserver des occasions si nombreuses d'offenser notre Maître. Cela veut dire, en pratique, soyons vigilants et réservés. Par épines de mortification, j'entends un regard baissé devant telle personne, devant tel spectacle, tel tableau, telle lecture qui sollicitent votre passion ou simplement votre curiosité. Par épines de mortification j'entends la fuite de telle compagnie, de telle fréquentation, de telle réunion mondaine où votre vertu a tant souffert par le passé. Par épines de la mortification j'entends une garde sérieuse de notre langue ou de nos oreilles contre toutes les conversations légères ou peu charitables. Tressons-nous chacun une couronne de ces épines, et sans avoir compromis notre santé, sans avoir versé une seule goutte de sang nous rendrons amour pour amour au Cœur transpercé et sanglant de Jésus.

La croix du Sacré-Cœur nous prêche la résignation dans les épreuves. Impossible de les éviter, la vie n'est guère qu'un tissu de souffrances et chaque jour amène la sienne, tantôt légère, tantôt crucifiante. Or chacune de ces épreuves est pour nous une occasion de montrer notre amour à Jésus. C'est lui-même qui nous les envoie comme une portion de sa vraie croix. Acceptons-les sans vouloir choisir, car Jésus n'a pas choisi sa croix, et une croix choisie n'est plus une croix. Laissons le enfoncer sa croix dans notre cœur, celle qu'il voudra, et aussi profondément qu'il le voudra. La croix de Jésus, c'est telle contrariété quotidienne, telle parole piquante à notre adresse, telle compagnie que nous trouvons insupportable, telle infirmité du corps ou telle desolation de l'âme. Au lieu de nous impatienter, comparons notre croix à celle de Jésus, au lieu d'une parole de colère ou de murmure, n'ayons alors sur les lèvres que le " fiat " de Gethsémani. Oui, o Jésus, que votre volonté soit faite ! Plus cette parole coûtera à notre cœur, mieux elle en exprimera l'amour pour Jésus.

Enfin, qu'il y ait dans notre amour pour Jésus le feu sacré de la générosité. Nous n'avons pas ce feu sacré, si nous n'allons nous confesser et communier que rarement. Nous n'avons pas ce feu sacré si nous ne savons jamais trouver une demi-heure pour assister à une messe, ni un quart d'heure pour rendre une visite au Prisonnier du Tabernacle. Nous n'avons pas ce feu sacré si nos prières sont toujours aussi négligées, toujours aussi distraites volontairement. Pussions-nous pendant ce mois sortir de notre froideur passée et répondre enfin comme S. Pierre à Jésus : " Oui Seigneur vous savez que je vous aime, d'un amour comme le vôtre, enflammé, crucifié et couronné d'épines ! "

FR. MARIE BERNARD, *M. O. S.*